La conversion

Dialogue entre un homme récemment converti au Christ et un ami incroyant :

– Alors tu t’es converti au Christ ?

– Oui.

– Alors tu dois savoir beaucoup de choses sur lui. Dis-moi, dans quel pays est-il né ?

– Je ne sais pas.

– Quel âge avait-il quand il est mort ?

– Je ne sais pas.

– Combien de livres a-t-il écrits ?

– Je ne sais pas.

– Tu en sais décidément bien peu pour un homme qui prétend s’être converti au Christ !

– Tu as raison. J’ai honte du peu que je sais sur lui. Mais ce que je sais, c’est qu’il y a trois ans, j’étais un ivrogne. J’étais très endetté. Ma famille s’effondrait. Ma femme et mes enfants redoutaient mon retour à la maison tous les soirs. Mais aujourd’hui, j’ai arrêté de boire, nous n’avons plus de dettes, notre foyer est heureux, mes enfants attendent avec impatience que je rentre le soir. Tout cela, le Christ l’a fait pour moi. Voilà ce que je sais du Christ.

Ce qui importe le plus, c’est précisément la manière dont Jésus change notre vie. Il faut le souligner avec force : suivre Jésus, c’est changer notre regard sur Dieu, sur les autres, sur le monde et sur nous-mêmes. C’est une autre façon de vivre et une autre façon de mourir que celle préconisée par l’opinion courante. C’est le mystère de la « conversion ».

TAGSBiblecatéchèseconcilesfoigrâs obtenuesmiracles

Dialogue familial

Fils : Avez-vous entendu ce qui s'est passé en Ukraine ?

Père : Bah !

Mère : La soupe est-elle assez salée ?

Fils : C'est un problème, n'est-ce pas ?

Père : Oui.

Fils : Alors, qu'en penses-tu ?

Père : Tu as raison, il manque un peu de sel.

Mère : Tiens, prends-le.

Fils : C'est étrange de voir comment on en est arrivé là.

Mère : Combien as-tu obtenu en mathématiques ?

Père : Je n'ai jamais rien compris aux mathématiques.

Mère : Il fait froid ce soir...

Un mari écoute sa femme pendant 17 secondes au maximum, puis il commence à parler.

Une femme écoute son mari pendant 17 secondes au maximum, puis elle commence à parler.

Le mari et la femme écoutent leurs enfants pendant...

L'arbre

Un homme avait quatre enfants. Il voulait que ses enfants apprennent à ne pas juger les choses rapidement. Il invita donc chacun d'entre eux à aller voir un arbre planté dans un endroit éloigné. Il les envoya un par un, à trois mois d'intervalle. Les enfants obéirent.

Lorsque le dernier revint, il les réunit et leur demanda de décrire ce qu'ils avaient vu.

Le premier fils dit que l'arbre était laid, tordu et plié.

Le deuxième fils dit que l'arbre était couvert de bourgeons

verts et qu'il promettait la vie.

Le troisième fils n'était pas d'accord ; il dit qu'il était couvert de fleurs, qui sentaient si bon et qui étaient si belles qu'il dit que c'était la plus belle chose qu'il ait jamais vue.

Le dernier fils n'était pas d'accord avec tous les autres ; il disait que l'arbre était plein de fruits, de vie et d'abondance.

L'homme expliqua alors à ses fils que toutes les réponses étaient correctes car chacun n'avait vu qu'une saison de la vie de l'arbre.

Il ajouta qu'on ne peut pas juger un arbre ou une personne sur une seule saison et que leur essence, le plaisir, la joie et l'amour qui découlent de ces vies ne peuvent être mesurés qu'à la fin, lorsque toutes les saisons sont terminées.

Lorsque le printemps s'en va, toutes les fleurs meurent, mais lorsqu'il revient, elles sourient joyeusement. Dans mes yeux tout passe, sur ma tête tout blanchit.

Mais ne croyez jamais que dans l'agonie du printemps toutes les fleurs meurent parce que, pas plus tard que la nuit dernière, une branche de pêcher était en train de fleurir.

(anonyme du Vietnam)

Ne laissez pas la douleur d'une saison détruire la joie de ce qui viendra plus tard.

Ne jugez pas votre vie en fonction d'une saison difficile. Persévérez à travers les difficultés, et des temps meilleurs viendront certainement au moment où vous vous y attendrez le moins ! Vivez chacune de vos saisons dans la joie et la force de l'espoir.

Le sage

L'empereur Cyrus le Grand aimait converser aimablement avec un ami très sage nommé Akkad.

Un jour, alors qu'il revenait épuisé d'une campagne de guerre contre les Mèdes, Cyrus s'arrêta chez son vieil ami pour passer quelques jours avec lui.

– Je suis épuisé, cher Akkad. Toutes ces batailles m'épuisent. Comme j'aimerais pouvoir m'arrêter et passer du temps avec vous, à bavarder sur les rives de l'Euphrate...

– Mais, cher sire, maintenant que vous avez vaincu les Mèdes, que ferez-vous ?

– Je veux m'emparer de Babylone et la soumettre.

– Et après Babylone ?

– Je soumettrai la Grèce.

– Et après la Grèce ?

– Je conquerrai Rome.

– Et après ça ?

– Je m'arrêterai. Je reviendrai ici et nous passerons des jours heureux à converser amicalement sur les rives de l'Euphrate...

– Et pourquoi, sire, mon ami, pourquoi ne pas commencer tout de suite ?

Il y aura toujours un autre jour pour dire : « Je t'aime ».

N'oublie pas tes proches aujourd'hui, chuchote-leur à l'oreille, dis-leur combien tu les aimes. Prends le temps de leur dire : « Je suis désolé », « s'il te plaît, écoute-moi », « merci ».

Demain, tu ne regretteras pas ce que tu as fait aujourd'hui.

Le criquet et la monnaie

Un sage indien avait un ami proche qui vivait à Milan. Ils s'étaient rencontrés en Inde, où l'Italien s'était rendu avec sa famille pour un voyage touristique. L'Indien avait servi de guide à l'Italien, l'emmenant explorer les coins les plus caractéristiques de son pays.

En guise de reconnaissance, l'ami milanais avait invité l'Indien chez lui. Il voulait lui rendre la pareille et lui faire découvrir sa ville. L'Indien était très réticent à partir, mais il céda à l'insistance de son ami italien et, un beau jour, il débarqua d'un avion à Malpensa.

Le lendemain, le Milanais et l'Indien se promenaient dans le centre-ville. L'Indien, avec son visage couleur chocolat, sa barbe noire et son turban jaune, attirait le regard des passants, et le Milanais se promenait, fier d'avoir un ami aussi exotique.

Soudain, sur la place San Babila, l'Indien s'arrêta et dit : « Vous entendez ce que j'entends ? » Le Milanais, un peu déconcerté, tendit l'oreille autant qu'il le put, mais admit qu'il n'entendait rien d'autre que le grand bruit de la circulation urbaine.

– Il y a un grillon qui chante tout près, poursuit l'Indien, sûr de lui.

– Vous vous trompez, répondit le Milanais. Je n'entends que le bruit de la ville. D'ailleurs, qui peut penser qu'il y ait des grillons par ici ?

– Je ne me trompe pas. J'entends le chant d'un grillon, rétorqua l'Indien qui se mit résolument à chercher parmi les feuilles de quelques jeunes arbres rabougris. Au bout d'un moment, il montra à son ami, qui l'observait d'un air sceptique, un petit insecte, un splendide grillon chanteur, qui se recroquevillait en grognant contre les perturbateurs de son concert.

– Avez-vous vu qu'il y avait un grillon ? dit l'Indien.

– C’est vrai, admit le Milanais. Vous, les Indiens, vous avez l’ouïe beaucoup plus fine que nous, les Blancs...

– Cette fois, vous avez tort, sourit le sage Indien. Faites attention... L’Indien sortit une petite pièce de sa poche et, feignant de ne pas s’en apercevoir, la laissa tomber sur le trottoir.

Aussitôt, quatre ou cinq personnes se retournèrent pour regarder.

– Vous avez vu ça ? expliqua l’Indien. Cette pièce a produit un tintement plus mince et plus faible que le chant du grillon. Mais avez-vous remarqué combien de Blancs l’ont entendu ?

« Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. »

Les exégètes

Un célèbre bibliste avait invité un groupe de collègues chez lui. Ils s’assirent autour d’une table au milieu de laquelle trônait un magnifique vase de fleurs, et se mirent à discuter d’une page de la Bible. Ils discutaient avec animation, décortiquant chaque mot, émettant des hypothèses sur les racines anciennes, conjecturant, postulant, comparant, distillant, historicisant, démythifiant, psychologisant, féminisant...

Ils n’arrivaient à se mettre d’accord sur presque rien.

Soudain, l’hôte interrompit la discussion et se tourna vers l’un des invités qui était en train de prendre des fleurs dans le vase au milieu de la table et de les détruire systématiquement.

– Qu’est-ce que vous faites ?

– Je compte les verticilles, je divise les étamines et les pistils, je mets de côté les tiges et les filaments...

– Ce zèle scientifique est tout à votre honneur, mais elle gâche ainsi toute la beauté de ces belles fleurs !
L'homme sourit amèrement : « C'est exactement ce que vous faites ».

Rabbi Elimelekh avait prononcé un merveilleux sermon sur l'art de vivre. Pleins d'enthousiasme, les auditeurs l'accompagnèrent joyeusement tandis qu'il reprenait la calèche pour retourner dans son village.

À un moment donné, le rabbin fit arrêter la calèche et demanda au conducteur d'avancer sans lui pendant qu'il se mêlait aux gens.

– Quel exemple d'humilité ! dit l'un de ses disciples.

– L'humilité n'a rien à voir là-dedans, répondit Elimelekh. Ici, les gens marchent gaiement, chantent, boivent du vin, bavardent, se font de nouveaux amis, et tout cela grâce à un vieux rabbin venu parler de l'art de vivre. Je préfère donc laisser mes théories dans la calèche et profiter de la fête.

Le nom

Dans la faculté de médecine d'une grande université, le professeur d'anatomie distribue un questionnaire à tous les étudiants pour l'examen final.

Un étudiant qui s'était préparé méticuleusement répondit promptement à toutes les questions jusqu'à la dernière.

La question était la suivante : « Quel est le prénom de la femme de ménage ? »

L'étudiant remit le test en laissant la dernière réponse en blanc.

Avant de rendre sa copie, il demanda au professeur si la dernière question de l'examen serait prise en compte dans la note.

– Bien sûr, répondit le professeur. Au cours de votre carrière, vous rencontrerez de nombreuses personnes. Elles ont toutes leur importance. Elles méritent votre attention, ne serait-ce que par un petit sourire ou un simple bonjour.

L'étudiant n'oublia jamais la leçon et apprit que le prénom de la femme de ménage était Marianne.

Un disciple demanda à Confucius : « Si le roi vous demandait de gouverner le pays, quelle serait votre première action ? »

– Je voudrais apprendre le nom de tous mes collaborateurs.

– Quelle absurdité ! Ce n'est certainement pas une question primordiale pour un premier ministre.

– Un homme ne peut espérer recevoir de l'aide de ce qu'il ne connaît pas, répondit Confucius. S'il ne connaît pas la nature, il ne connaîtra pas Dieu. De même, s'il ne sait pas qui il a à ses côtés, il n'aura pas d'amis. Sans amis, il ne pourra pas élaborer de plan. Sans un plan, il ne pourra pas diriger les actions de qui que ce soit. Sans une direction, le pays plongera dans l'obscurité et même les danseurs ne sauront plus comment mettre un pied à côté de l'autre. Ainsi, un geste apparemment anodin, comme apprendre le nom de son voisin, peut faire une énorme différence.

Le péché incorrigible de notre époque, c'est que tout le monde veut arranger les choses immédiatement et oublie qu'il a besoin des autres pour le faire.

Le petit « mot du soir »

Un soir, Don Bosco, attristé par une certaine indiscipline générale constatée à l'Oratoire du Valdocco parmi les garçons qui s'y trouvaient, vint comme d'habitude leur dire quelques mots après la prière du soir. Il resta un moment en silence sur le petit pupitre, au coin des arcades, où il

avait l'habitude d'adresser aux jeunes ce qu'on appelle le « petit mot du soir » avec le souhait final « *Buona notte* » (bonne nuit). Jetant un coup d'œil autour de lui, il dit :

– *Je ne suis pas content de vous. Ce soir, je ne peux pas dire autre chose !*

Et il descendit du pupitre, cachant ses mains dans les manches de sa soutane pour qu'on ne puisse pas les baiser, comme les jeunes avaient l'habitude de le faire avant d'aller se reposer. Puis il monta lentement l'escalier jusqu'à sa chambre, sans dire un mot à personne. Cette façon de faire produisit un effet magique. Quelques sanglots étouffés se firent entendre parmi les jeunes gens, beaucoup de visages se couvrirent de larmes et tous s'endormirent pensifs, convaincus d'avoir peiné non seulement Don Bosco mais aussi le Seigneur (MB IV, 565).

La cloche du soir

Dans son étude intitulée *La buona notte di Don Bosco*, le salésien Don Giovanni Gnolfo rappelle que le matin est l'éveil de la vie et de l'activité, tandis que le soir est propice pour semer dans l'esprit des jeunes une pensée qui pourra germer en eux même dans le sommeil. Dans une comparaison audacieuse, il fait même référence à la « cloche du soir » de Dante :

*C'était l'heure déjà qui change le désir
des navigateurs et attendrit le cœur...*

C'est précisément à l'heure de la prière du soir que dans son huitième chant du Purgatoire Dante Alighieri décrit les rois dans une petite vallée alors qu'ils chantent l'hymne de la Liturgie des Heures *Te lucis ante terminum...* (Avant la fin de la lumière, ô Dieu, nous Te cherchons pour que Tu nous gardes).

Moment cher et sublime que celui du mot du soir de Don Bosco ! Il commençait par un chant de louange et la prière du soir et finissait par ses paroles qui ouvraient le cœur de ses enfants à la réflexion, à la joie et à l'espérance. Il tenait vraiment beaucoup à cette rencontre du soir avec toute

la communauté du Valdocco. Don Lemoyne en fait remonter l'origine à maman Marguerite. En préparant le lit pour le premier orphelin venu de Val Sesia, la bonne mère lui fit quelques recommandations. C'est de là qu'est née, dans les collèges salésiens, la belle coutume d'adresser de brèves paroles aux jeunes avant de les envoyer se reposer (MB III, 208-209). Don Ceria, pour sa part, pensait plutôt à une initiative directe de Don Bosco en citant les paroles du Saint quand il évoquait les débuts de l'Oratoire : « *Je commençai à leur adresser un petit mot du soir après les prières* » (MO, 205). Quoi qu'il en soit, si Don Lemoyne a accepté l'idée de certains des premiers disciples, c'est parce qu'il pensait que le petit mot du soir de maman Marguerite correspondait emblématiquement au but que Don Bosco s'était fixé quand il introduisit cette coutume (Annales III, 857).

Les caractéristiques du mot du soir

Une caractéristique du mot du soir de Don Bosco était le sujet qu'il traitait : un fait d'actualité qui frappait, quelque chose de concret qui créait le suspense et permettait aussi des questions de la part des auditeurs. Parfois, il posait lui-même des questions, établissant ainsi un dialogue très attrayant pour tous.

D'autres caractéristiques étaient la variété des sujets abordés et la brièveté du discours pour éviter la monotonie et l'ennui qui en découlait chez les auditeurs. Don Bosco n'était cependant pas toujours bref, surtout lorsqu'il racontait ses fameux songes ou les voyages qu'il avait effectués. Mais il s'agissait généralement d'un petit discours de quelques minutes.

Ce n'était en somme ni un sermon ni une leçon scolaire, mais de brèves paroles affectueuses que le bon père adressait à ses fils avant de les envoyer se reposer.

Les exceptions à la règle faisaient bien sûr une énorme impression. Ce fut le cas dans la soirée du 16 septembre 1867. Après avoir essayé tous les moyens de correction, les supérieurs avaient constaté que certains

garçons restaient incorrigibles et causaient du scandale auprès de leurs camarades.

Don Bosco monta sur le pupitre. Il commença par citer le passage de l'Évangile où le divin Sauveur prononce des paroles terribles contre ceux qui scandalisent les petits. Il rappela les sérieuses remontrances qu'il avait faites à plusieurs reprises à ces scandaleux, les bienfaits dont ils avaient bénéficié au collège, l'amour paternel dont ils avaient été entourés. Puis il poursuivit :

« Ceux-ci pensent qu'ils ne sont pas connus, mais je sais qui ils sont et je pourrais les nommer en public. Si je ne les nomme pas, ne croyez pas que je ne sois pas pleinement informé... Si je voulais les nommer, je pourrais dire : C'est toi, A... (et il prononça le prénom et le nom), loup qui rôde parmi tes camarades et les éloignes des supérieurs en ridiculisant leurs avertissements... C'est toi, B..., voleur qui par tes discours ternis l'innocence des autres... C'est toi, C..., assassin qui par certains billets, par certains livres, arraches Marie du cœur de ses enfants... Et toi D..., démon qui gâtes tes camarades et les empêches de fréquenter les sacrements par tes railleries... ».

Six d'entre eux furent nommés. La voix de Don Bosco était calme. Chaque fois qu'il prononçait un nom, on entendait le cri étouffé du coupable qui résonnait dans le silence maussade des compagnons abasourdis.

Le lendemain, certains furent renvoyés chez eux. Ceux qui purent rester changèrent de vie : le « bon père » Don Bosco n'était certainement pas un bonhomme qui laisse tout faire ! Mais les exceptions de ce genre ne font que confirmer la règle générale de ses petits mots du soir.

La clé de la moralité

Ce n'est pas pour rien qu'un jour de 1875, Don Bosco révéla les secrets du Valdocco à ceux qui s'étonnaient que l'Oratoire ne connaisse pas certains désordres dont se plaignaient d'autres collèges. Parmi ces secrets il signalait celui-ci : *« Un puissant moyen de persuasion en faveur du bien*

est d'adresser un petit mot confidentiel aux jeunes tous les soirs après la prière. C'est ainsi qu'on coupe à la racine les désordres avant même qu'ils ne se produisent » (MB XI, 222).

Dans son précieux document sur *Le système préventif dans l'éducation de la jeunesse*, il a osé écrire que le petit mot du soir du directeur de la maison pouvait devenir « *la clé de la moralité, de la bonne marche de la maison et du succès de l'éducation* » (*Constitutions de la Société de Saint François de Sales, p. 239-240*).

Pour Don Bosco la journée de ses jeunes était partagée entre deux moments solennels, même s'ils étaient très différents : l'Eucharistie le matin, pour que la journée ne refroidisse pas leur ardeur juvénile, les prières et la « *Buona notte* » avant d'aller dormir, pour ils réfléchissent sur les valeurs capables d'illuminer la nuit.

Le parfum

Par un froid matin de mars, dans un hôpital, à la suite de graves complications, une petite fille est née beaucoup plus tôt que prévu, après seulement six mois de grossesse.

C'était une toute petite créature et les nouveaux parents ont été douloureusement choqués par ces mots du médecin : « Je ne pense pas que le bébé ait beaucoup de chances de survivre. Il n'y a que 10% de chances qu'elle survive cette nuit, et même si cela se produit par miracle, la probabilité qu'elle ait des complications futures est très élevée ». Paralysés par la peur, le père et la mère écoutèrent le médecin leur décrire tous les problèmes auxquels l'enfant serait confrontée. Elle ne pourra jamais marcher, parler, voir, elle aura un retard mental et bien d'autres choses encore.

La maman, le papa et leur petit garçon de cinq ans avaient attendu cette enfant si longtemps. En quelques heures, ils ont

vu tous leurs rêves et leurs souhaits brisés à jamais.

Mais ils n'étaient pas au bout de leurs peines, car le système nerveux du petit n'était pas encore développé. Les membres de la famille, inconsolables, ne pouvaient même pas lui transmettre leur amour, ils devaient éviter de la toucher.

Tous les trois se sont tenus la main et ont prié, formant un petit cœur battant dans l'immense hôpital :

« Dieu tout-puissant, Seigneur de la vie, fais ce que nous ne pouvons pas faire : prends soin de la petite Diana, serre-la contre ton cœur, berce-la et fais-lui ressentir tout notre amour ».

Diana n'était plus qu'une masse palpitante, mais son état s'améliorait lentement. Les semaines passèrent et la petite continuait à prendre du poids et à devenir plus forte. Enfin, lorsque Diana a eu deux mois, ses parents ont pu la prendre dans leurs bras pour la première fois.

Cinq ans plus tard, Diana est devenue une enfant sereine qui envisage l'avenir avec confiance et joie de vivre. Aucun signe de déficience physique ou mentale, c'est une enfant normale, vive et pleine de curiosité.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Par un bel après-midi, dans un parc non loin de la maison, alors que son frère jouait au football avec des amis, Diana était assise dans les bras de sa mère. Comme toujours, elle bavardait joyeusement, quand soudain elle se tait. Elle resserre les bras comme pour étreindre quelqu'un et demande à sa mère : « Tu le sens ? »

Sentant la pluie dans l'air, la maman lui répondit : « Oui, ça sent comme quand il va pleuvoir ».

Au bout d'un moment, Diana leva la tête et s'exclama en caressant ses bras : « Non, ça sent Lui. Cela sent comme lorsque Dieu te serre bien fort dans ses bras ».

La mère se mit à pleurer à chaudes larmes, tandis que la petite fille se précipitait vers ses petits camarades pour jouer avec eux.

Les paroles de sa fille avaient confirmé ce que la femme savait au fond de son cœur depuis longtemps. Tout au long de

son séjour à l'hôpital, alors qu'elle luttait pour la vie, Dieu avait pris soin de la petite fille, l'embrassant si souvent que son parfum était resté gravé dans la mémoire de Diana.

Le parfum de Dieu reste dans chaque enfant. Pourquoi sommes-nous tous si pressés de l'effacer ?

Je l'ai tuée pour un morceau de pain

Un homme, qui n'était pas entré dans une église depuis vingt ans, s'approche avec hésitation d'un confessionnal. Il s'agenouille et, après un moment d'hésitation, dit en pleurant : « J'ai du sang sur les mains. C'était pendant la retraite en Russie. Chaque jour, un membre de mon peuple mourait. La faim était terrible. On nous disait de ne jamais entrer dans les isbas sans un fusil à la main, prêts à tirer au premier signe de... Là où j'étais entré, il y avait un vieil homme et une jeune fille blonde aux yeux tristes : « Du pain ! Donnez-moi du pain ! » La fille s'est baissée. J'ai pensé qu'elle voulait prendre une arme, une bombe. J'ai tiré d'un coup sec. Elle est tombée par terre.

En m'approchant, j'ai vu que la jeune fille tenait un morceau de pain dans sa main. J'avais tué une jeune fille de 14 ans, une jeune fille innocente qui voulait m'offrir du pain. J'ai commencé à boire pour oublier. Mais comment ? Dieu peut-il me pardonner ?

Celui qui se promène avec un fusil chargé finira par tirer. Si tu n'as qu'un marteau, tu finis par voir les autres comme des clous. Et tu passes la journée à donner des coups de marteau.